

Charlotte Gingras

La liberté? Connais pas...

la courte échelle

Chapitre 1

Les pensées noires

J'ai presque quinze ans et je n'ai pas d'amis. Si j'en avais, je leur demanderais de m'appeler Mira. En espagnol, «Mira» signifie «Regarde», même que la fondation des chiens-guides porte ce nom-là. Moi, je trouve ça beau comme nom de fille: *Mira, celle qui regarde.*

Le midi, je mange seule à la cafétéria, ensuite je file par les corridors et les escaliers jusqu'à la bibliothèque. Cette école, c'est un vrai labyrinthe. Je m'installe tout au fond, près de la fenêtre. Avant d'ouvrir un nouveau livre, je jette un coup d'oeil au jeune érable qui pousse sur le trottoir, en face. Je l'aime. Je l'aime parce qu'il est maigre et qu'il essaie de survivre dans son carré de terre, coincé entre l'asphalte, les autos, les bicyclettes et les piétons. On appelle ça un environnement hostile au développement de la vie. Ses feuilles commencent à changer

de couleur. Quelques-unes sont tombées, déjà.

Lire, ça, ma mère ne me l'a jamais défendu. Et moi, depuis que je sais que les lettres forment des mots et que les mots rassemblés racontent une histoire, j'ai toujours emprunté des piles de livres à la bibliothèque. J'en mets plein mon sac à dos et je les apporte jusqu'au demi-sous-sol de la rue des Amélanchiers où nous habitons, elle et moi.

Tous les soirs, dans la chambre du fond, couchée en travers du lit, je disparaissais dans les aventures des autres. Je me transforme en biologiste qui mâche des feuilles en compagnie des gorilles, en caribou qui galope dans la toundra, la tête haute, je m'élançais au-dessus du fleuve avec les oies des neiges en avril. Je fouille dans les livres de zoologie, j'apprends à reconnaître les espèces, leur habitat, leur cri d'appel. Par exemple, les orignaux adorent manger des nénuphars et ils perdent leur panache tous les hivers. C'est incroyable! Un animal gros comme un cheval qui grignote des nénuphars! Un panache de la largeur d'une autoroute qui repousse chaque année!

Moi, je lirais toutes les nuits toute la nuit. Mais bon. À un moment donné, j'entends ses pas dans le corridor. Ma mère entre sans frapper. «Ça suffit, Mirabelle.»

La nuit, après que j'ai éteint la lumière, je croise mes mains sous la nuque, je fixe le plafond et j'imagine des choses. Je rêve. Parfois, quand je suis sûre qu'elle dort, je me relève en silence, je n'allume que la veilleuse. La plupart du temps, je reste couchée sur le dos, je fixe le plafond et c'est la même image qui apparaît: un tout petit lac circulaire, des montagnes autour, un quai de planches.

Moi, au bout du quai de planches, je défais la corde, je saute dans la chaloupe. Une poussée, elle s'éloigne du bord. Je plonge les rames dans l'eau transparente, je les ramène vers moi, la chaloupe glisse par petits coups, sans aucun bruit. Très lentement, je flotte jusqu'au centre du lac et je laisse tomber loin loin au fond, comme un caillou, l'ancre noire.

Je reste tout à fait immobile. Une truite saute à la surface du lac. Un plouf et des ronds dans l'eau qui s'éloignent et disparaissent à mesure qu'ils s'élargissent, au ralenti.

Ensuite, il ne se passe plus rien. Juste du silence.

Aujourd'hui, le prof d'arts plastiques m'a prise à part. À l'école, on le surnomme l'oiseleur parce qu'il soigne les oiseaux, paraît-il. Je me demande s'il recueille la mésange blessée sur le seuil de sa porte, s'il caresse ses plumes ébouriffées... Répare-t-il sa patte brisée? Et la tourterelle morte de tristesse, est-ce qu'il l'enterre au fond du jardin?

— Mirabelle, tu as du talent, je le sais. Ton professeur de l'an dernier m'a parlé de toi. Pourtant, tu ne t'es pas donné la peine de terminer l'exercice sur le mélange des couleurs primaires, ni celui sur le lavis à l'aquarelle, ni celui sur la technique du pastel sec. Comme si tu abandonnais en chemin... Qu'as-tu?

Il ne sait pas, lui. Il ne sait rien de moi. Une main invisible pousse sur mon crâne et essaie de m'enfoncer plus bas que terre.

Ma mère est assise dans le fauteuil avec ses broches à tricoter qui cliquettent, une grosse balle de laine jaune serin à ses pieds dans un panier d'osier. Je me tiens debout

devant elle, au milieu du salon. J'ai les mains moites. J'ai toujours les mains moites.

— Je n'aime pas le jaune. J'ai l'air d'un poulet malade à côté du jaune. C'est à cause de ma peau pâle. Je ne veux pas d'un chandail jaune pour ma fête.

— Parle plus fort, soupire ma mère, on n'entend jamais rien de ce que tu racontes.

Je serre les poings derrière mon dos.

— Je n'aime pas le jaune. J'ai l'air d'un poulet malade à côté du jaune. C'est à cause de ma peau pâle. Je ne veux pas, je ne veux pas d'un chandail jaune pour ma fête!

Ma mère sourit.

— Mais oui, Mirabelle, tu aimes le jaune. Tu aimeras le jaune. Tu l'aimes déjà.

Elle se remet au tricot avec un sourire qui flotte sur ses lèvres. Et je m'en vais dans ma chambre avec mes poings serrés, mes mains moites et l'envie de crier.

Ma chambre ne m'appartient pas vraiment. Mais c'est mieux qu'avant. Avant, on dormait dans la même chambre, dans des lits jumeaux collés l'un à côté de l'autre et, la nuit, je l'entendais respirer. Impossible de rêver.

Ma mère a choisi la couleur des murs: vert pâle. Ma mère a choisi la couette qui va sur le lit. Le lit. Le rideau de dentelle à la fenêtre. La commode et ce qu'il y a dedans. Mais pas mes objets-souvenirs posés dessus, mon chien de bois sculpté et mon oiseau, la buse Brenda aux ailes déployées. Dans la garde-robe, sur les cintres, les manteaux, les robes, les pantalons qu'elle a confectionnés pour moi. Sur la tablette du haut, des boîtes de carton remplies de tricots, de vêtements, de retailles et de balles de laine. Je porte toujours les mêmes vêtements, un *legging* noir et un chandail noir. Quand ils sont sales, je les lave et les remets. Ça la rend furieuse.

Je flatte tous les chats et les chiens que je rencontre sur le chemin de l'école. Je pense que j'ai commencé à caresser les bêtes avant de savoir parler et marcher. La première fois dont je me souviens, c'est lorsque la petite voisine m'avait tendu son chaton par la peau du cou en déclarant: «J'te l'prête rien que pour une heure!» J'avais eu juste le temps de tendre les paumes, elle courait déjà vers la ruelle. Ma mère l'appelait «l'excitée».

Le chaton tigré s'était endormi en ronron-

nant dans mes mains. Je l'avais déposé avec tout plein de précautions dans une boîte à chaussures qui servait de lit à ma poupée. Il dormait couché sur le côté, une patte ramenée devant son museau humide. J'avais déposé sur sa fourrure la couverture de poupée que ma mère avait tricotée avec des restants de laine, une bande rouge, une bande verte plus mince, une bande bleue, du violet, du brun, n'importe quoi. Il avait l'air si fragile.

J'avais effleuré avec un doigt son crâne soyeux, je lui avais chuchoté des mots d'amour. J'avais approché l'oreille de la couverture bariolée, là où le ventre faisait une petite bosse qui bougeait quand il respirait. J'étais restée penchée sur lui, longtemps.

La nuit, parfois, l'image du lac n'apparaît pas. Je me lève et je vais me planter devant le miroir au-dessus de la commode. J'enlève le grand t-shirt que je mets pour dormir. À la lumière de la veilleuse, j'examine mon corps qui pousse comme de la mauvaise herbe avec trop de jambes, trop de bras, des hanches maigres. Je ne le reconnais plus. Ça me fait peur. J'examine mes seins minuscules, le sein droit pousse plus vite que le gauche,

c'est inquiétant. Je ne touche à rien. Je me regarde grandir. Depuis que j'ai mes règles, j'ai encore plus peur.

Il paraît que l'oiseleur est sévère et qu'il s'adresse aux élèves avec des mots compliqués, comme s'il enseignait au cégep. Moi, je ne trouve pas. Assise tout en avant de la classe, je l'écoute nous parler de la lumière et je comprends tout ce qu'il explique. J'aime sa voix.

— L'automne est la saison idéale de l'année pour observer le spectre des couleurs chaudes qui va du jaune au presque noir, en passant par toute la gamme des bruns, des ocres, des rouges, des ors, dit-il en nous montrant le tableau des couleurs. Regardez, ici...

Ça frappe à la porte, on se retourne tous en même temps. Une fille se tient sur le seuil. Une fille avec un carton à dessin sous le bras, une couette en forme de palmier sur le dessus de la tête, un blouson de cuir et un *legging* avec des losanges verts et violets, une petite jupe par-dessus, des bottines noires.

— Allô, dit-elle avec une voix rauque de chanteuse rock. Je suis nouvelle. C'est bien

ici, le local 230 du corridor B? Le local d'arts plastiques?

Comme si ça ne se voyait pas, avec les chevalets entassés contre le mur, les tabourets, le tableau des couleurs...

Les gars, eux, ouvrent grand la bouche et oublient de la refermer, parce qu'elle est belle et que ses lèvres brillent de rouge carmin. L'oiseleur lui souhaite la bienvenue, et elle en profite pour se présenter.

— Je m'appelle Catherine. Vous pouvez m'appeler Cath.

Là-dessus, elle vient s'asseoir à la seule place libre, à côté de moi. Franchement, j'aimerais mieux qu'elle s'installe ailleurs.

Le prof termine ses explications et nous donne un devoir: choisir un arbre aux feuilles rouge et or, «un arbre chatoyant», précise-t-il, en faire une première esquisse. Puis le reprendre au crayon de couleur ou au pastel. Nous avons deux semaines pour trouver notre arbre, le dessiner et remettre le travail final.

Je rêve de m'arrêter au Stop Café après l'école. Évidemment, c'est impossible. Elle m'attend en fixant l'horloge de la cuisine.

De toute façon, on ne peut pas aller au Stop Café toute seule. De quoi j'aurais l'air, assise au comptoir, sans personne à qui parler? Quand je passe sur le boulevard, en rentrant rue des Amélanchiers, je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'oeil à travers la vitre. C'est toujours plein de rires et de conversations que je n'entends pas, sur les banquettes bleues le long de la fenêtre. Et les frites sont les meilleures en ville. C'est ce qu'on dit dans les couloirs de l'école.

Je prends l'annuaire, l'apporte dans ma chambre. C'est à cause de la fille à la couette.

Ce midi, à la bibliothèque, j'essayais de lire le grand livre des mammifères du Canada. Je n'y arrivais pas. Je ne pouvais pas m'empêcher de lever les yeux toutes les trente secondes. De l'autre côté de la fenêtre, le jeune érable, celui qui survit dans un environnement hostile au développement de la vie, était blessé. C'est facile d'imaginer ce qui s'est passé. Une auto lui a foncé dedans, le chauffeur s'est sauvé. Ça me fait frissonner, un arbre écorché. Et les pissoux, ça m'enrage. Ceux qui ne font pas attention, abîment les arbres et les laissent souffrir et dépérir.

Ceux qui s'en vont.

J'étais donc dans la lune, en train de réfléchir et d'avoir peur pour lui, quand une voix moqueuse a lancé dans mon dos: «Toi, je gage que tu es le genre à lire tout le temps, même l'annuaire du téléphone quand tu n'as rien d'autre à te mettre sous la dent!»

C'était bien elle, une pile de magazines dans les bras, qui a continué son chemin sans attendre de réponse en faisant osciller son palmier et ses hanches. Elle ne sait pas qu'à la bibliothèque on garde le silence? Pourquoi s'est-elle approchée de moi? De quoi elle se mêle?

Bon. Le premier nom de l'annuaire, c'est Aabi et le dernier, Zywicka. Entre ces deux noms-là, 1 679 pages de noms écrits en colonnes. Ces noms représentent des personnes, non? Ces personnes marchent dans les rues, prennent le métro et l'autobus, mangent et parlent et rient et se serrent dans les bras, non?

J'ai des cheveux longs, épais, que je noue en une longue natte qui a l'air d'un cordage pour amarrer les cargos. Quand j'étais petite, ma mère démêlait mes cheveux chaque

matin. Ils étaient dorés, aussi épais que maintenant. Les nattes y imprimaient des vagues et ils allongeaient si vite qu'on pouvait presque les voir pousser.

Elle tirait sur ma crinière avec le peigne qui grattait la peau du crâne. Ensuite, elle creusait une raie bien nette, en plein centre, entrelaçait les mèches en deux nattes tricotées serré, entortillait un élastique au bout de chacune. Parfois, elle ramenait les tresses en couronne sur le dessus de ma tête.

Je pleurais pendant l'opération démêlage. J'aurais tant voulu des cheveux pareils à ceux de la petite voisine au chat qui riait et courait dans la ruelle. Je ne jouais pas avec elle ni avec les autres enfants du quartier.

Alors, quand j'étais jeune et que je regardais la petite excitée, je me posais la question: avoir les cheveux courts, est-ce que ça rend heureux?

Hier, il pleuvait. Aujourd'hui, dimanche, ma mère exige son dû. Il faut mettre le manteau marine et le foulard de mohair une maille à l'endroit une maille à l'envers. Je hais les fins de semaine.

Nous partons pour la promenade à travers

le quartier désert. Elle me tient par le bras et commence par se plaindre des voisins et de leurs enfants bruyants. Des nouvelles du téléjournal, rien que des crimes et du désordre. Elle s'inquiète aussi parce qu'elle a vu cette semaine à la télévision un défilé de mode. Elle y a reconnu la robe ivoire qu'elle avait créée l'année dernière, celle avec un col Claudine et des appliques de dentelle, et peut-être même ce cardigan en laine d'agneau. Est-ce que quelqu'un l'aurait vue? Elle l'avait portée, cette robe, une fois ou deux pendant l'été. Le cardigan, non. Il est resté dans sa boîte. Et si «ils» la copiaient? Rien que d'y penser, sa voix monte d'un cran. Si «ils» lui volaient ses modèles? On ne sait jamais.

Moi, je rentre la tête dans les épaules. Qui ça, «ils»? Qui pourrait bien s'intéresser aux créations de Marie Petit? À ses robes charmées, à ses affreux tricots?

J'écoute, je n'écoute plus, je me laisse conduire par elle, nous marchons longtemps. J'examine les fentes du trottoir qui défilent sous mes pieds. Je me perds dans les fentes du trottoir. Je suis une buse pattue, un faucon pèlerin, je plane au-dessus des champs carrés, au-dessus des sillons et des ruisseaux, des crevasses, à la recherche d'une proie.

— Tiens-toi droite, Mirabelle! Qu'est-ce que tu as à ramener les épaules en avant?

Je marmonne n'importe quoi, elle grogne:

— Le fais-tu exprès? On n'entend jamais ce que tu dis!

Un voisin nous croise, je vois son regard surpris. Des fois, j'imagine que les gens du quartier nous montrent du doigt dans notre dos lorsque nous passons. «C'est sa fille! Vous avez vu? C'est la bizarre avec sa fille!»

Quand je marche avec ma mère et que nous allons d'une rue à l'autre, quadrillant le quartier désert, le dimanche après-midi, j'ai l'impression de porter un collier de cuir autour du cou et que de temps en temps elle tire sur la laisse. «Au pied, Mirabelle, au pied.»